

## INTRODUCTION

SI AUCUNE VIE n'est ordinaire, certaines le sont beaucoup moins que d'autres. Pour la plupart d'entre nous, elle est faite d'expériences qui ne sortent pas du domaine communément partagé de la condition humaine. Nous traversons certes des épreuves très pénibles, qui peuvent nous affecter durablement, et parfois même de façon irrémédiable – un deuil, une maladie, un accident, une rupture amoureuse, un licenciement – mais disons que c'est dans l'ordre des choses, c'est notre lot à tous et personne n'y échappe, même les plus privilégiés qui ont eu la chance de naître sous une bonne étoile.

Il faut aussi compter avec les grands bouleversements sociaux qui naissent de la violence des États: les conflits armés, les basculements dans la dictature, les déplacements de population. Comme l'écrivait Sebastian Haffner: «L'Histoire, à l'évidence, est plus ou moins intense. Il peut arriver qu'un "événement historique" ne laisse presque pas de trace dans la réalité

vraie, c'est-à-dire dans la vie la plus authentique, la plus intime de l'individu. Il peut au contraire la ravager jusqu'à n'en rien laisser d'intact<sup>1</sup>. »

Depuis 1945, dans notre petit coin d'Europe occidentale, cette violence-là nous a été épargnée mais, partout dans le monde, ses victimes sont innombrables. La gamme de leurs souffrances en est considérablement élargie mais, si certaines nous sont inconnues, elles ne nous sont pourtant pas tout à fait extérieures. Quand nous voyons à la télévision une femme dans les gravats de sa maison détruite par un bombardement, ou un blessé couché sur un matelas dans un hôpital de fortune, nous pouvons éprouver, même furtivement et de manière évidemment très affaiblie, ce qu'ils ressentent. Car ces expériences de souffrances, aussi terribles soient-elles, nous sommes capables de les faire entrer dans le cadre de notre imagination. Cette douleur, cette détresse, sont heureusement très éloignées de ce que nous vivons, mais pas à une distance infranchissable ; elles restent, comme les catastrophes naturelles, dans les limites de ce que notre raison peut accepter, sans doute – en partie – parce que nos parents, nos grands-parents, ont eux aussi souffert de la guerre, de l'exode,

<sup>1</sup> *Histoire d'un Allemand. Souvenirs (1914-1933)*. Traduit de l'allemand par Brigitte Hébert. Actes Sud, « Babel », 2004, p. 20-21.

des destructions, et que ces événements dramatiques ont été intégrés dans notre mémoire collective.

Mais il y a un monde de souffrances qui nous est complètement étranger, tellement à part, tellement différent et radical dans son altérité, qu'il transforme en initiés les hommes, les femmes et les enfants qui y ont été exilés, comme s'ils étaient les seuls à avoir posé le pied sur une autre planète. La réalité que leurs bourreaux leur ont révélée était, avant qu'ils la connaissent, littéralement inimaginable. Elle se situe au-delà des mots et de la pensée, et pour nous qui regardons cet astre noir, elle le restera toujours, quelque effort que nous fassions pour tenter de nous en approcher.

\*

Bruna figure parmi ces initiés.

Elle habite à Seraing, dans la banlieue de Liège. Elle est une femme simple et modeste, pudique et discrète, qui approche des quatre-vingt-dix ans. Une fille d'immigrés polonais. Une femme du petit peuple auquel elle n'a jamais cessé d'appartenir. Personne ne lui a jamais prêté attention mais elle n'a jamais cherché non plus à sortir de l'ombre. Elle s'est coulée dans la foule des anonymes, menant depuis près de soixante-dix ans une existence banale.

Pourtant, elle en aurait eu des choses à raconter. Elle a passé près de quatre ans dans des prisons et des camps de concentration nazis. Mais, longtemps, elle a préféré se taire. À quoi bon parler ? Personne n'avait envie de savoir. Et puis il y avait la vie qu'il fallait s'efforcer de vivre, le mari, les enfants, le travail (jusqu'à sa pension, Bruna a travaillé comme femme d'entretien dans divers services dépendant de la ville de Seraing).

Avec le temps, l'envie de témoigner s'est cependant faite plus insistante et, depuis quelques années, c'est même devenu un besoin, une urgence. Elle ne sait pas pourquoi mais, maintenant, il faut qu'elle raconte, il faut qu'on l'entende ; c'est plus fort qu'elle, elle ne peut plus attendre. Elle a tellement souffert, elle a côtoyé tant d'horreurs, que la perspective de disparaître sans que soit conservée une trace de ce qu'elle a vécu lui est devenue, au fil des ans, insupportable. Elle veut qu'on sache, et même si se souvenir, c'est encore souffrir. Car l'effort de mémoire rouvre des plaies. Un souvenir en fait revivre un autre qu'on avait enfoui et qui, en se réveillant, recommence à vous torturer. « *Quand je pense à tout ça, je n'ai plus envie de vivre*<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Les phrases en italique sont des citations littérales extraites du témoignage de Bruna.

Oh! bien sûr, personne ne pourra jamais comprendre ce qu'elle a enduré. Elle en a conscience et n'a de cesse de le répéter. « *C'était l'enfer. Personne ne peut comprendre. On peut expliquer tant qu'on veut, personne ne peut comprendre.* » Comment communiquer les sentiments qu'on éprouve quand on est enfermé pendant des mois, seul et affamé, dans une cellule sans lumière? Quand on est torturé? Quand on voit à côté de soi une jeune fille se faire déchiQUETER par un chien sous le regard amusé d'un SS?

Ici les mots sont incapables de traduire la souffrance.  
Épuisées, mortes de faim, crasseuses...  
en proie à une angoisse permanente, à la menace,  
l'humiliation, la violence bestiale...  
La douleur et le chagrin, trop immenses pour  
qu'une larme puisse encore couler<sup>1</sup>.

Oui, les mots sont impuissants à rendre compte d'expériences comme celles-là. Tous les rescapés des camps sont dépositaires d'un secret impossible à partager. Mais il faut qu'il en reste malgré tout quelque chose. Aussi pâle soit l'image qu'on en conservera, il faut qu'elle subsiste dans la mémoire des hommes.

<sup>1</sup> Mémorial du camp de Ravensbrück.

Mais, rétorquera-t-on, les témoignages de déportés sont déjà si nombreux. À quoi bon un livre de plus sur l'univers concentrationnaire? Tout n'a-t-il pas déjà été dit et écrit?

Je ne crois pas. Je suis même sûr du contraire. Car, s'il est vrai que tous les déportés partagent un destin commun, chacun a son histoire qui ne se confond pas avec celle des autres et mérite d'être racontée. Toutes, à des degrés divers, sont à la fois tragiques et extraordinaires. Et, si c'est un lieu commun d'affirmer que la réalité dépasse la fiction, elle l'a, en ce qui concerne Bruna, plus que dépassée: elle l'a défiée.

\*

Ce livre raconte la vie de Bruna jusqu'à ses vingt ans. Pour récolter son témoignage, je suis allé chez elle, dans l'appartement qu'elle occupe sur la colline de Seraing. On s'est aussi beaucoup rencontrés dans un bistrot à Liège. Des dizaines d'heures, je l'ai écoutée me raconter sa vie, de sa petite voix claire, légèrement éraillée, mais toujours pleine d'énergie, avec son accent polonais à peine perceptible, lissé comme un galet par l'usage presque exclusif du français depuis tant d'années.

Je l'enregistrais avec un dictaphone. Ses souvenirs foisonnaient, ils étaient d'une précision hallucinante;

ce qu'elle décrivait, elle le voyait et, pour son malheur, elle le vivait. Mon rôle a simplement été de les recueillir, et de les susciter aussi par mes questions mais, à vrai dire, je n'avais guère l'occasion d'en poser: Bruna parlait, parlait, le regard franc, l'œil vif, ne s'arrêtant que pour reprendre son souffle ou laisser passer un moment trop chargé d'émotion. Les mots sortaient de sa bouche avec empressement. On aurait dit qu'elle m'avait attendu depuis 1945 et qu'elle venait seulement de se voir reconnaître le droit d'exprimer sa douleur.

Très vite, la question m'a tarauté: comment mettre en forme ce matériau sonore tout en restant fidèle à la parole de Bruna? J'étais devant trois options. La première, je l'ai immédiatement éliminée: une simple retranscription des enregistrements. Même en gommant les nombreuses répétitions et les passages obscurs ou trop maladroits, même en corrigeant les fautes grammaticales et les impropriétés de termes, même en agençant dans un ordre chronologique les confidences éparses touchant aux épisodes narrés plusieurs fois, le résultat aurait été à peu près illisible. Je ne voulais pas d'un livre qui ressemble à un procès-verbal d'audition accessible aux seuls historiens.

La deuxième option – que j'avais d'abord retenue – était de traduire en langage écrit le récit de Bruna mais en conservant l'usage de la première personne pour

qu'il garde son caractère – et sa force – de témoignage direct. Je me suis cependant vite rendu compte de l'imposture qu'il y a avait à procéder de la sorte. Car, aussi dépouillé soit le style que j'utilisais, la voix que je donnais à entendre comme étant celle de Bruna était en réalité la mienne, ou, en tous cas, une voix qui ressemblait beaucoup plus à la mienne qu'à la sienne. Impossible, sans trahir, de passer du langage parlé, par nature consubstantiel à celui qui parle, au langage écrit qui portera toujours, de façon plus ou moins prononcée, la marque de son auteur.

Restait donc la troisième option : raconter la vie de Bruna à la troisième personne. Je l'ai finalement choisie en me donnant pour règle absolue de respecter sa parole, c'est-à-dire en ne mentionnant aucun fait, aucun événement que sa mémoire n'ait conservé. Ni fresque historique ni roman. La vérité de Bruna, toute nue. Ici et là, je n'ai ajouté que des données objectives permettant de situer certaines actions ou de mieux comprendre certains épisodes.

\*

En écrivant ce livre, je me suis évidemment demandé si les souvenirs de Bruna sont fiables. Qu'elle ait transité dans des prisons de la Gestapo, qu'elle



ait été déportée à Ravensbrück et Bergen-Belsen est incontestable, des documents officiels en font foi, mais quel crédit accorder à l'évocation d'événements, de situations, qui ont été vécus soixante-dix ou quatre-vingts ans plus tôt ?

À aucun moment, il ne s'est agi pour moi de douter de l'honnêteté de Bruna – il suffit de l'avoir en face de soi et de l'écouter durant quelques minutes pour être intimement convaincu de son absolue sincérité – mais sa mémoire ne lui joue-t-elle pas parfois des tours ?

Je ne saurais mieux répondre à cette question qu'en citant Charlotte Delbo, déportée à Auschwitz et Ravensbrück : « Aujourd'hui, je ne suis plus sûre que tout ce que j'ai écrit soit vrai. Je suis sûre que c'est véridique<sup>1</sup>. »

J'ajouterai que je n'ai pas accordé une foi aveugle au récit de Bruna. Pendant que j'écrivais, j'ai en effet pris la précaution de confronter son témoignage à celui laissé par d'autres déportés ainsi qu'aux recherches des historiens, et j'ai trouvé dans ces lectures un écho bouleversant à tout ce que Bruna, avec ses mots simples, me racontait.

\*

<sup>1</sup> *Aucun de nous ne reviendra*, Éditions de Minuit, 1970, p. 7.

Une dernière précision. Parfois, quand Bruna évoque sa vie dans les camps, l'émotion la submerge, elle est trop intense pour qu'elle la contienne et, un long moment, elle ne peut s'empêcher de pleurer en silence. Mais toujours, c'est sur les autres qu'elle pleure, ses compagnes et compagnons de misère, jamais sur elle-même.